

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 33/1

2006

DOI: 10.11588/fr.2006.1.45283

---

#### Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

## HUGO SAXO. LES ORIGINES GERMANIQUES DE LA PENSÉE D'HUGUES DE SAINT-VICTOR

Hugues de Saint-Victor est-il français? Hugues de Saint-Victor est-il allemand? Cette question, qui nous paraît aujourd'hui bien futile, a occupé de nombreux auteurs depuis le XVII<sup>e</sup> s. Les plus fameux sont l'érudit français Jean Mabillon et le philosophe allemand Gottfried Wilhelm von Leibniz<sup>1</sup>. Naguère, Roger Baron s'est fait jusqu'à sa mort le champion intrépide de l'origine yproise, donc flamande, donc française au Moyen Âge, du maître le plus fameux de l'école parisienne de Saint-Victor<sup>2</sup>. Que toutefois mes collègues et amis du »Hugo-von-Sankt-Viktor-Institut«, de Francfort, se rassurent: je ne vais pas rallumer une guerre historiographique entre nos deux pays! Les indices, que je récapitulerai tout à l'heure avant d'en ajouter un nouveau, sont trop nombreux et variés pour qu'on puisse encore en douter: cet auteur que les manuscrits nomment »Maître Hugues de Paris«, »Hugues de Saint-Victor« ou tout simplement »Hugues« comme par antonomase, vient sûrement de Saxe, et c'est là ce qui explique sa présence dans un atelier consacré aux échanges entre l'Empire et ses voisins européens<sup>3</sup>.

Mais au fait, cette question de l'origine est-elle vraiment si futile? Ne contient-elle pas pour l'historien des enjeux plus sérieux que celui d'aligner un buste de plus ou de moins dans la galerie des gloires nationales? Hugues flamand ou Hugues saxon, qu'est-ce que cela change à notre interprétation de sa doctrine, dès lors que sa carrière littéraire et intellectuelle s'est entièrement déroulée à Saint-Victor et que, si ses écrits et son enseignement se sont aussi diffusés en Angleterre, dans les Pays-Bas et dans le sud de l'Empire, ses contacts intellectuels les plus denses se font avec les écoles de Paris, de Laon et de Chartres, ainsi qu'avec les abbayes bénédictines, cisterciennes et canoniales du nord de la Loire<sup>4</sup>?

- 1 Jean MABILLON, *Vetera analecta*, vol. 1, Paris 1675, p. 326; Gottfried Wilhelm VON LEIBNIZ, *Accessiones historicae, quibus potissimum continentur scriptores rerum Germanicarum et aliarum hactenus inediti*, Leipzig 1698; ID., *Scriptores rerum Brunsvicensium ... opus in quo nonnulla chronica huius vicinarumque regionum ... vitae item hominum illustrium aut principum ... continentur*, vol. 1, Hannovre 1707, p. 703-705.
- 2 Roger BARON, *Origines de Hugues de Saint-Victor. Hugues saxon ou flamand?*, dans: *Études sur Hugues de Saint-Victor*, Paris 1963, p. 9-30. Outre celle-ci, les principales études sur la biographie hugonienne sont: Christian Gottfried DERLING, *Dissertatio inauguralis philosophica de Hugone de Sancto Victore comite Blankenburgensi*, Helmstadt 1745; F. E. CROYDON, *Notes on the life of Hugh of St. Victor*, dans: *The Journal of Theological Studies* 40 (1939), p. 232-253; Jerome TAYLOR, *The Origin and Early Life of Hugh of St. Victor: An Evaluation of the Tradition*, Notre Dame (Indiana) 1957 (*Texts and Studies in the History of Medieval Education*, 5); Jürgen MIETHKE, *Zur Herkunft Hugos von St. Viktor*, dans: *Archiv für Kulturgeschichte* 54 (1972), p. 241-261.
- 3 Cf. BARON, *Origines de Hugues* (voir n. 2), p. 9. De l'édition critique en cours de parution au »Corpus Christianorum«, deux premiers volumes sont parus. Le premier, Patrice SICARD, *Hugonis de Sancto Victore De archa Noe, Libellus de formatione arche*, Turnhout 2001 (CCCM, 176), contient aux p. 29\*-69\* une description sommaire de 179 témoins manuscrits des deux traités édités en transcrivant leur intitulé dans les manuscrits. Le second, Dominique POIREL, *Hugonis de Sancto Victore De tribus diebus*, Turnhout 2002 (CCCM, 177), contient une semblable description sommaire de 132 manuscrits aux p. 27\*-58\*; voir aussi p. 251\*-252\* un recensement des différentes formes du nom d'auteur.
- 4 Sur la tradition manuscrite des œuvres d'Hugues de Saint-Victor, outre les éditions précédentes, voir Rudolf GOY, *Die Überlieferung der Werke Hugos von St. Viktor. Ein Beitrag zur Kommuni-*

Puisque nos communications s'insèrent dans un »atelier« de l'Institut historique allemand, je voudrais profiter de la liberté que procure cette formule afin d'offrir à la discussion non pas des conclusions définitives, mais une hypothèse de travail. Cette hypothèse est qu'en amont de ses relations constantes avec son milieu d'accueil, Maître Hugues est arrivé déjà tout formé à Saint-Victor, d'une formation qu'il avait probablement reçue dans son pays d'origine. Dès lors, les écarts qu'on peut observer entre la culture hugonienne et celle de ses contemporains formés en France du nord peuvent révéler, non seulement la fécondité d'un esprit singulièrement doué, mais encore une différence culturelle plus générale entre le royaume et l'Empire.

## I. L'origine saxonne d'Hugues de Saint-Victor

Mais d'abord, comment savons-nous qu'Hugues de Saint-Victor est de souche saxonne? Les sources en ce sens sont nombreuses, en Allemagne d'abord, où l'on conserve plusieurs documents du XV<sup>e</sup> s.: *Chronique d'Engelhusen*, lettres des évêques de Halberstadt et de Magdeburg en 1456 et bien d'autres<sup>5</sup>. La difficulté est qu'ils datent du XV<sup>e</sup> s. et que les rares textes plus anciens que cite Derling en 1741, telles les *Annales de Halberstadt* qu'il date du XIII<sup>e</sup> s., ont disparu, en sorte que, même sans accuser Derling de faux, on ne peut contrôler ses datations<sup>6</sup>.

Du côté français, on peut alléguer: la *Chronique* inachevée d'Aubry de Trois-Fontaines, composée entre 1227 et 1241: »on dit qu'il est né en Saxe«<sup>7</sup>. À Saint-Victor même:

- a) le nécrologe de l'abbaye, transmis par des manuscrits du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> s., mais composé sans doute dès le XII<sup>e</sup> s. À propos d'un oncle d'Hugues, qui porte le même prénom, on lit: »Le troisième jour des nones de mai« – soit le 5 mai – »anniversaire solennel du prêtre Hugues, de bonne mémoire, archidiaque de l'Église de Halberstadt, qui vint chez nous de Saxe à la suite de son neveu, maître Hugues, chanoine de notre Église«<sup>8</sup>;
- b) une épitaphe gravée dans l'église de Saint-Victor de Paris, lors d'un transfert de ses ossements en 1335 à gauche du maître autel: »Sous cette pierre a reposé, Hugues, d'origine saxonne«, *Hugo sub saxo iacuit vir origine Saxo*<sup>9</sup>;
- c) une mention dans le *Memoriale historiarum* de Jean de Saint-Victor, au début du XIV<sup>e</sup> s.: »Il était de souche saxonne et issu d'une puissante famille, et amena son oncle à Saint-Victor. C'est aux frais de ce dernier qu'a été construite presque toute l'église de saint

kationsgeschichte des Mittelalters, Stuttgart 1976 et aussi notre: Livre de la nature et débat trinitaire au XII<sup>e</sup> siècle, le *De tribus diebus* de Hugues de Saint-Victor, Turnhout 2002 (Bibliotheca Victorina, 14), p. 11–128. Sur leur influence au XII<sup>e</sup> s., voir notamment Roger BARON, L'influence de Hugues de Saint-Victor, dans: Recherches de théologie ancienne et médiévale 22 (1953), p. 56–71 et Livre de la nature, p. 169–198.

5 Un panorama des sources germaniques se trouve en TAYLOR, *The Origin and Early Life* (voir n. 2), p. 11–45.

6 L'accusation de faussaire, portée par Croydon, est contestée par TAYLOR, *The Origin and Early Life*, p. 33.

7 ... *Dicunt eum* [Hugonem] *natum fuisse de Saxoniam*, éd. Paulus SCHEFFER-BOICHOEST, MGH, SS, t. 23, Hanovre 1874, p. 829, l. 1.

8 *Anniv. soll. bone memorie Hugonis, sacerdotis, Halberstadensis ecclesie archidyaconi, qui de Saxoniam ad nos venit, magistrum Hugonem, nepotem suum, secutus*, éd. Auguste MOLINIER, *Obituaires de la province de Sens*, t. I, Paris 1902, p. 558 (5 mai).

9 Cf. Jerome TAYLOR, *The Origin and Early Life* (voir n. 2), p. 65–66, d'après Jacques de BREUL, *Le theatre des antiquitez de Paris*, Paris 1612, p. 431–432 = MIGNE PL 175, col. XLIX et Paris, *Bibl. nat. de France*, lat. 14660, f. 346 (papiers de l'érudit victorin Picard).

Victor et les autres bâtiments. Le dit Hugues apporta non sans peine de Marseille à Paris des reliques de saint Victor<sup>10</sup>.

Enfin, dans l'œuvre même du Victorin, on trouve:

- d) un passage du *Didascalicon* où il raconte qu'il a connu l'exil dès son jeune âge: *a puero exulavi*<sup>11</sup>;
- e) une phrase au début du *De virtute orandi*, où Hugues recommande à son destinataire de prier pour l'âme de son oncle; le destinataire, »Th.« ou »Theomar« plutôt que »Thierry«, est aujourd'hui identifié avec Thietmar, premier abbé de Saint-Pancrace de Hamersleben dans le diocèse de Halberstadt<sup>12</sup>;
- f) enfin l'épître dédicatoire du *De arrha animae*, qui révèle une familiarité singulière avec les chanoines réguliers de Hamersleben: »Au cher frère G., ainsi qu'à tous les serviteurs du Christ qui vivent à Hamersleben ... Saluez le frère B., le frère A., et tous les autres; même si je ne puis à présent énumérer chacun de leurs noms, je souhaite du moins que tous soient inscrits ensemble au livre de vie ... «<sup>13</sup>. Ces initiales »G.«, »B.« et »A.« renvoient probablement à Gunther, Bruning et Adalbert de Hamersleben, connus par ailleurs<sup>14</sup>.

Même si l'un ou l'autre indice peut être discuté, tous ces témoignages frappent par leur nombre et leur cohérence. En sens inverse, les voix en faveur d'une autre origine, flamande ou lorraine, ne soutiennent guère la comparaison. Mabillon invoquait une notice nécrologique copiée dans deux manuscrits, l'un d'Anchin et l'autre de Marchiennes en Flandre, qui déclarait Hugues »originaire du territoire d'Ypres«: *ex Ipprensi territorio ortus*<sup>15</sup>. Or on sait aujourd'hui que ces deux *codices* sont très étroitement apparentés par le contenu, ce qui

10 *Hic fuit Saxonicus genere et ortu prepotens parentela, adduxitque apud Sanctum Victorem avunculum suum, cuius sumptibus fere tota edificata fuit ecclesia Sancti Victoris, et omnes officine. Idem autem Hugo cum labore magno reliquias sancti Victoris gloriosas attulit de Massilia Parisius* (Paris, Bibl. nat. de France, lat. 15010 [XIV<sup>e</sup> s.], f. 384r, cf. MIGNE PL 175, col. CLXVI).

11 *Ego a puero exulavi, et scio quo maerore animus artum aliquando pauperis tugurii fundum deserat, qua libertate postea marmoreos lares et tecta laqueata despiciat* (*Didascalicon*, III, 19, éd. Charles H. BUTTIMER, *Hugonis de Sancto Victore Didascalicon De studio legendi. A Critical Text*, Washington 1939, p. 69). Sur l'interprétation de cette phrase et sa réminiscence poétique, voir TAYLOR, *The Origin and Early Life* (voir n. 2), p. 51-54.

12 *Primum igitur precor propter amorem Domini Iesu Christi ut animam avunculi mei Domino precibus vestris commendatis ...*, éd. Hugh. B. FEISS et al., *L'Œuvre de Hugues de Saint-Victor*, t. 1: La formation des novices, La puissance de la prière, Louange de la charité, Les arrhes de l'âme, Turnhout 1996 (Sous la Règle de saint Augustin, 3), p. 126. Ce passage, manquant dans la plupart des témoins, se trouve néanmoins dans un témoin sûr, Paris, Bibl. nat. de France, lat. 15692, f. 39vb et remonte probablement à Hugues lui-même (ibid. p. 163, n. 8). Il revient à Joachim EHLERS de l'avoir découvert et publié pour la première fois: *Hugo von St. Viktor. Studien zum Geschichtsdanken und zur Geschichtsschreibung des 12. Jahrhunderts*, Wiesbaden 1973 (*Frankfurter historische Abhandlungen*, 7), p. 29. Voir aussi Patrice SICARD, *Hugues de Saint-Victor et son École. Introduction, choix de textes, traduction et commentaires*, Turnhout 1991 (*Témoins de notre histoire*), p. 13-17.

13 *Dilecto fratri G. ceterisque servis Christi Hamerisleve degentibus ... Salutate fratrem B. et fratrem A. et omnes alios quorum nomina, etsi ego in presenti singillatim enumerare non valeo, omnia tamen in libro vite conscribi exopto ...*, éd. FEISS et al., *L'Œuvre de Hugues*, p. 226 = Karl MÜLLER, *Hugo von St. Viktor. Soliloquium de arrha animae und De vanitate mundi*, Bonn 1913 (*Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen*), p. 3 = MIGNE PL 176, col. 951B-952B.

14 Cf. EHLERS, *Hugo von St. Viktor* (voir n. 12), p. 28.

15 *Anno ab Incarnatione Domini M<sup>o</sup>C<sup>o</sup>XL<sup>o</sup>I<sup>o</sup> obiit dominus Hugo canonicus Sancti Victoris, III<sup>o</sup> idus februarii, qui ex Ipprensi territorio ortus a puero exulavit, et haec et plura alia sui operis emolumenta reliquit* (Douai, Bibl. mun., 362 [XII<sup>e</sup> s., or. de Marchiennes], f. 1r et Douai, Bibl. mun., 363 [XII<sup>e</sup> s., or. d'Anchin], f. 2rb: M<sup>o</sup>C<sup>o</sup>XL<sup>o</sup>II<sup>o</sup> au lieu de M<sup>o</sup>C<sup>o</sup>XL<sup>o</sup>I<sup>o</sup>).

réduit leurs deux voix à une; en outre, ils sont peu sûrs quant à l'authenticité hugonienne de leur contenu, ce qui rend leur témoignage particulièrement suspect touchant les origines du Victorin<sup>16</sup>.

D'autre part, Robert de Torigny, abbé du Mont Saint-Michel, a parlé en 1154 dans un traité *De immutatione ordinis monachorum* d'un «Maître Hugues lorrain»: *Magister Hugo Lothariensis*<sup>17</sup>. Toutefois, il est la seule source en ce sens, si l'on excepte l'anonyme de Jumièges qui dépend de Robert tout en s'efforçant de l'infléchir vers l'origine saxonne: «Maître Hugues lorrain», dit-il, «ainsi appelé à cause du voisinage de la Saxe»<sup>18</sup>.

Bref, si l'on fait le bilan des arguments allégués de part et d'autre, la disproportion est flagrante en faveur de l'origine saxonne de Maître Hugues: aussi les spécialistes se sont-ils à peu près tous ralliés en sa faveur, avec toutefois un dernier scrupule: c'est que les preuves explicites de cette origine saxonne sont toutes relativement tardives et qu'on aimerait lire au moins un document du XII<sup>e</sup> établissant clairement un lien entre Saint-Victor et la Saxe<sup>19</sup>.

C'est peut-être ce document dont je voudrais vous parler à présent. Il s'agit d'un calendrier victorin dont la découverte revient à ma collègue Patricia Stirnemann. Avec sa science et sa générosité coutumière, c'est elle qui me l'a signalé en m'encourageant à en tirer parti pour notre connaissance d'Hugues de Saint-Victor. Conservé dans le fonds de Saint-Victor aux f. 20v-26r du latin 15118 de la Bibliothèque nationale de France, il est transcrit d'une main germanique que Gilbert Ouy et Patricia Stirnemann datent tous deux du milieu du XII<sup>e</sup> s., soit vers la fin de la vie de Maître Hugues en 1141 ou peu après<sup>20</sup>.

Ce calendrier retient d'abord l'attention par l'abondance des noms de saints germaniques ou fêtés en terre allemande. Parmi les plus rarement célébrés en France, une douzaine ont un rapport direct avec la Saxe, la Frise et la Franconie, tels la vierge Walburge, abbesse de Heidenheim<sup>21</sup>; saint Boniface, évangéliste de la Frise, mentionné deux fois, comme «martyr»<sup>22</sup> et comme «évêque, avec ses compagnons, en Frise»<sup>23</sup>; ou encore, saint «Kilian, martyr avec ses compagnons», à Würzburg<sup>24</sup>. On observe aussi des translations significatives: celles de saint Vit à Corvey<sup>25</sup>, saint Liboire à Paderborn<sup>26</sup>, saint Sévère<sup>27</sup> et sainte Barbe<sup>28</sup> à Mayence, etc.

16 Damien VAN DEN EYNDE, *Essai sur la succession et la date des écrits de Hugues de Saint-Victor*, Rome 1960 (Spicilegium Pontificii Athenaei Antoniani, 13), p. 9-11; POIREL, Livre (voir n. 4), p. 87-96.

17 *Magister Hugo Lothariensis*, éd. Léopold DELISLE, *Chronique de Robert de Torigny*, t. 2, Rouen 1873, p. 190 = MIGNE PL 200, col. 1113 AB.

18 *Lothariensis, sic dictus a confinio Saxoniae*, éd. Ludwig C. BETHMANN, MGH, SS 6, Hanovre 1844, p. 484 = MIGNE PL 175, col. XLIII, CXXV, CLXV.

19 MIETHKE, *Zur Herkunft Hugos* (voir n. 2), p. 241-261; EHLERS, *Hugo von St. Viktor* (voir n. 12), p. 27-50; SICARD, *Hugues de Saint-Victor* (voir n. 12), p. 13-17; cf. aussi notre *Hugues de Saint-Victor*, Paris 1998 (Initiations au Moyen Âge), p. 12 et 30-32.

20 Gilbert OUY, *Les manuscrits de l'abbaye de Saint-Victor. Catalogue établi sur la base du répertoire de Claude de Grandrue (1514)*, t. 2, Turnhout, Paris 1999 (Bibliotheca Victorina, 10), p. 497-498 (FFF 18).

21 25 février: *Valburgis virginis*, Paris, Bibl. nat. de France, 15118, f. 21r.

22 14 mai: *Bonifacii martyris*, ibid. f. 22v.

23 5 juin: *Bonifacii episcopi cum sociis*, ibid. f. 23r.

24 8 juillet: *Kiliani martyris cum sociis*, ibid. f. 23v.

25 10 mars: *Translatio sancti Viti martyris*, ibid. f. 21v.

26 17 mai: *Liborii episcopi*, ibid. f. 22v.

27 22 octobre: *Severi episcopi et confessoris*, ibid. f. 25r.

28 3 décembre: *θ Alsthenus*, ibid. f. 26r.

En outre, huit notices d'obit ont été ajoutées d'une autre main, contemporaine et sans doute d'origine allemande: elle glose le signe *obiit en id est thot*. Ces huit notices portent sur des personnages au nom germanique: *Folcardus*<sup>29</sup>, *Franco*<sup>30</sup>, *Iuta*<sup>31</sup>, *Reinardus*<sup>32</sup>, *Ava*<sup>33</sup>, *Hugo*<sup>34</sup>, *Erchenbaldus*<sup>35</sup>, *Alsthenus*<sup>36</sup>. Peut-on les identifier? Le nom de *Iuta* est celui d'une recluse morte vers 1136, qui avait fondé à Disibodenberg en Rhénanie une communauté dans laquelle est entrée Hildegarde de Bingen; mais le mois et le quantième diffèrent. En revanche, *Hugo*, porté à la date du 6 mai (*.II. nonas*), doit sûrement être identifié avec Hugues, archidiacre de Halberstadt, inscrit au nécrologe de Saint-Victor, à la date non pas du 6, mais du 5 mai: l'écart d'un jour est en effet chose banale dans ce genre de textes<sup>37</sup>. Or d'après ce même nécrologe, cet Hugues, archidiacre de Halberstadt, n'est autre que l'oncle de Maître Hugues, qui l'a suivi de Saxe à Paris<sup>38</sup>.

À la date du 3 mars (*.V. nonas*), on lit cette autre notice: *Obiit Reinardus episcopus*<sup>39</sup>. Or il existe bien un Reinhard, qui fut évêque de Halberstadt en 1107 et mourut en 1123, non certes le 3 mars comme dans notre calendrier, mais le 2 mars: même écart insignifiant que pour Hugues de Halberstadt<sup>40</sup>. Or, ce prélat nous intéresse à plusieurs titres. D'abord, non seulement il a pour collaborateur direct l'archidiacre Hugues, mais les deux hommes semblent étroitement apparentés: on y reviendra. Ensuite, Reinhard pourrait fort bien avoir été en relation avec Guillaume de Champeaux. En effet, Winnigstedt affirme que le prélat allemand a étudié à Paris avant son élévation à l'épiscopat en 1107, c'est-à-dire au moment où Guillaume de Champeaux y occupait la double charge de maître et d'écolâtre<sup>41</sup>. Les deux hommes ont vraisemblablement pu lier connaissance à ce moment. De fait, partageant le même idéal réformateur, ils ont aussi en commun une commune estime pour la règle de saint Augustin: l'année même où Guillaume fonde Saint-Victor de Paris, Reinhard crée un établissement de chanoines réguliers, précisément cette abbaye saxonne de Saint-Pancrace que Maître Hugues connaît si bien. Enfin et surtout, Reinhard est présenté dans divers documents, malheureusement tardifs ou perdus, mais cités au XVIII<sup>e</sup> s. par Derling, comme un second oncle de Maître Hugues: au début des années 1110, tandis que la querelle des investitures fait rage en son diocèse, il aurait incité son neveu Hugues à quitter la Saxe pour Saint-Victor de Paris, afin peut-être de le confier à son ancien ami Guillaume de Champeaux<sup>42</sup>. L'existence de ces documents a été certes contestée par Croydon, qui accusait Derling de les avoir forgés de toute pièce pour asseoir son hypothèse d'une origine saxonne de Maître Hugues<sup>43</sup>. Mais on a depuis montré que les critiques portées contre Derling n'étaient pas inébranlables<sup>44</sup>. Le calendrier allemand de Saint-Victor nous semble donc redonner du crédit aux textes invoqués par Derling.

29 14 février: *θ Folcardus*, *ibid.* f. 21r.

30 15 février: *θ Franco*, *ibid.* f. 21r.

31 25 février: *θ Iuta*, *ibid.* f. 21r.

32 3 mars: *θ Reinardus episcopus*, *ibid.* f. 21v.

33 4 avril: *θ Ava*, *ibid.* f. 22r.

34 6 mai: *θ Hugo*, *ibid.* f. 22v.

35 31 juillet: *θ Erchenbald*, *ibid.* f. 23v.

36 2 décembre: *θ Alsthenus*, *ibid.* f. 26r.

37 *Ibid.* f. 22v.

38 Voir n. 8.

39 *Ibid.* f. 21v.

40 MOLINIER, *Obituaires* (voir n. 8), p. 558.

41 Caspar ABEL, *Teutsche und Sächsische Alterthümer*, t. 3: *Sammlung etlicher noch nicht gedruckten alten Chroniken*, Braunschweig 1732, p. 302–303; cf. TAYLOR, *The Origin and Early Life* (voir n. 2), p. 20.

42 TAYLOR, *The Origin and Early Life*, p. 20.

43 CROYDON, *Notes on the life* (voir n. 2), p. 232–253.

44 TAYLOR, *The Origin and Early Life*; MIETHKE, *Zur Herkunft Hugos* (voir n. 2), p. 241–261.

Qui a écrit ce calendrier victorin et à qui appartient cette seconde main contemporaine, assez élégante, qui a tracé les notices d'obit? On pense immédiatement à Maître Hugues lui-même. Cette attribution est-elle compatible avec la datation du manuscrit et surtout avec celle de cette écriture portée sur lui dans un second temps? Il est trop tôt pour l'affirmer. En tous cas, cette main apparaît comme celle d'une personne liée à la fois à l'abbaye de Saint-Victor et aux deux oncles saxons de Maître Hugues. Par son contenu germanique et sa présence dans l'abbaye parisienne, ce calendrier confirme et matérialise en quelque sorte, non seulement les liens déjà bien attestés de Maître Hugues avec l'abbaye de Hamersleben dans le diocèse d'Halberstadt, mais encore ses relations familiales avec l'archidiacre Hugues et l'évêque Reinhard de Halberstadt. À tout le moins, elle oblige à rouvrir sérieusement le dossier. Avouons d'ailleurs que les leçons de bonnes manières du *De institutione novitiorum* et le ton général de courtoisie qui distingue les œuvres du Victorin se comprennent bien mieux si notre auteur est issu d'une haute lignée, comme le suggère la *Chronique* de Robert de Torigny: »beaucoup de clercs nobles ... parmi lesquels maître Hugues ...<sup>45</sup>«, que si sa famille est d'humble extraction, comme on a cru parfois le déduire en surinterprétant une réminiscence de Virgile<sup>46</sup>.

Bref, grâce à ce calendrier, c'est tout un pan de la biographie hugonienne, longtemps dédaigné comme légendaire, qui se trouve appuyé non plus sur des traditions tardives, mais sur un document datable du milieu du XII<sup>e</sup> s. Dans cette perspective, il n'est plus si mythique d'admettre que Hugues est né dans la famille des comtes de Blankenburg, sans doute vers la fin du XI<sup>e</sup> s., que son père était le comte Conrad, et qu'il avait pour autres oncles l'évêque Reinhard, frère de Conrad, et Hugues archidiacre de Halberstadt. Les autres notices d'obit renvoient-elles à d'autres membres de la famille? Par exemple, *Ava* ou *Iuta* serait-il le nom de sa mère, pour laquelle le nécrologe recommande de prier? Il est impossible de l'affirmer. En tous cas, Hugues le neveu est entré jeune à l'abbaye Saint-Pancrace, fondée en 1108 à Ostervieck puis transférée à 1112 à Hamersleben, à cause de la guerre qui éclate alors entre l'empereur Henri V et les seigneurs saxons<sup>47</sup>. Cette guerre explique sans doute qu'Hugues le jeune soit envoyé par son oncle l'évêque Reinhard à Saint-Victor de Paris, la fondation jumelle de Guillaume de Champeaux. Hugues est alors »suivi«, sans qu'on sache s'il faut entendre accompagné ou imité un peu plus tard, par son autre oncle, l'archidiacre de Halberstadt. On ne sait quel fut son itinéraire, mais le nécrologe et Jean de Saint-Victor attestent qu'Hugues passa par Saint-Victor de Marseille pour acquérir des reliques du saint et les offrir à Saint-Victor de Paris lors de son arrivée à l'abbaye, un 17 juin, peut-être de l'année 1115<sup>48</sup>. À cette date, Guillaume de Champeaux a quitté Saint-Victor depuis deux ans pour l'évêché de Châlons, en Champagne, et c'est son disciple et successeur Gilduin qui reçoit Hugues le jeune ainsi que son oncle,

45 ... *sub cuius regimine multi clerici nobiles, secularibus et divinis litteris instructi, ad illum locum habitaturi convenerunt, inter quos magister Hugo Lothariensis et scientia litterarum et humili religione maxime effloruit: hic multos libros edidit, quos, quia vulgo habentur, non oportet enumerare*, Robert de Torigny, *De immutatione ordinis monachorum*, éd. DELISLE (voir n. 17), p. 190 = MIGNE PL 202, col. 1313AB.

46 »Aussi, tout compte fait, nous croyons avec F. Vernet que l'on rend mieux compte du texte en voyant dans le *pauperis tugurii fundum* l'humble demeure du jeune Flamand de modeste extraction«, BARON, *Origines de Hugues* (voir n. 2), p. 28. Baron renvoie en réalité à la phrase suivante: *Ego a puero exsulavi, et scio quo maerore animus artum aliquando pauperis tugurii fundum deserat, qua libertate postea marmoreos lares et tecta laqueata despiciat* (*Didascalicon*, III, 19, éd. BUTTIMER [voir n. 11] p. 69 = MIGNE PL 176, col. 778B). Or Hugues y réunit deux allusions, l'une à Virgile (*Eclogae*, I, 68-70), l'autre à Horace (*Carmina*, II, XVI, 9-12).

47 Karlotto BOGUMIL, *Das Bistum Halberstadt im 12. Jahrhundert. Studien zur Reichs- und Reformpolitik des Bischofs Reinhard und zum Wirken der Augustiner-Chorherren*, Cologne, Vienne 1972 (*Mitteldeutsche Forschungen*, 69), p. 106-113.

48 Cf. note 10.

Hugues de Halberstadt<sup>49</sup>. Ce dernier finance la construction de l'église abbatiale en remerciement de son admission dans la communauté parisienne<sup>50</sup>.

## II. L'âge d'Hugues à son entrée à Saint-Victor

Quel âge avait Hugues le neveu lors de son arrivée à Paris? Il est difficile de le déterminer. Jerome Taylor estime qu'il approchait des vingt ans lorsqu'il quitta la Saxe<sup>51</sup>, ce qui le fait naître vers le milieu des années 1095. Hugues lui-même semble affirmer qu'il était «encore» enfant lorsqu'il entreprit ce voyage, car en une phrase fameuse du *Didascalicon* il affirme avoir connu l'exil *a puero*<sup>52</sup>. Certes, les termes désignant l'âge comme *infans*, *puer*, *iuvenis* ou *senectus* ont au Moyen Âge une certaine élasticité; toutefois il semble difficile d'étendre la *pueritia* au-delà des quinze ans<sup>53</sup>. Le mot d'exil, d'autre part, doit-il exclusivement s'appliquer au départ de Hamersleben pour la France? Ne pourrait-il désigner une séparation moins lointaine comme l'entrée d'Hugues chez les chanoines réguliers, à Hamersleben, peut-être même à Ostervieck? À parler strictement, *a puero*, depuis que je suis enfant, suggère aussi bien qu'Hugues a connu non pas un, mais plusieurs exils, dont le dernier serait alors le voyage qui l'a conduit à Paris. Dans ces conditions, il devient bien hasardeux de supputer son âge au moment où il quittait la Saxe, et plus encore celui qu'il avait en entrant à Saint-Victor, d'autant que ce voyage pourrait bien avoir duré plusieurs années. Outre le passage par Marseille qu'atteste le nécrologe de Saint-Victor<sup>54</sup>, il aurait fort bien pu compléter sa formation en suivant les leçons de quelque maître dans les écoles de Rhénanie, de Liège ou de Reims, alors en grand renom: de tels voyages d'étude sont fréquents aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> s. La phrase du *Didascalicon* ne permet nullement de déterminer avec certitude quel âge avait notre auteur au moment de son entrée dans l'abbaye parisienne et s'il y est arrivé déjà formé ou non.

C'est donc vers d'autres indices qu'il nous faut nous tourner pour tenter de répondre à cette question. Nous les prendrons d'abord dans l'œuvre même du Victorin. En premier lieu, son œuvre littéraire s'étend sur trois volumes de la *Patrologia latina*, auxquels il faut retirer plusieurs apocryphes, mais ajouter aussi plusieurs textes édités depuis Migne. C'est donc là une production abondante, qu'on ne peut resserrer sur une période trop courte. Or Hugues est mort en 1141, soit vingt et quelques années après son arrivée à Paris. Faut-il encore retrancher des années de formation? Cela est peu probable. Il semble plutôt que l'in-

49 Sur les premiers temps de l'abbaye de Saint-Victor, voir Robert-Henri BAUTIER, Les origines et les premiers développements de l'abbaye Saint-Victor de Paris, dans: Jean LONGÈRE (dir.) L'abbaye parisienne de Saint-Victor au Moyen Âge. Communications présentées au XIII<sup>e</sup> Colloque d'Humanisme médiéval de Paris (1986-1988), Paris, Turnhout 1991 (Bibliotheca Victorina, 1), p. 23-52. Sur la personne de l'abbé Gilduin, voir Luc JOCQUÉ et Dominique POIREL, De Donat à Saint-Victor: un *De accentibus* inédit, dans: Pierre LARDET (dir.) La tradition vive. Mélanges d'histoire des textes en l'honneur de Louis Holtz, dans: Bibliologia 20 (2003), p. 161-192, en particulier p. 165-168.

50 Ce point est attesté par le nécrologe de Saint-Victor: *Hic rebus suis magnifice satis nostrum locum ampliavit in auro et argento et vestibus preciosis, tapetibus et cortinis et alia suppellectili varia. De quo hoc specialiter commendare et memorie tradere volumus, quod eius sumptibus et impensis huius nostre ecclesie edificium factum et constructum est*, éd. MOLINIER, Obituaires (voir n. 8), p. 558 (5 mai) et par Jean de Saint-Victor, v. ci-dessus note 10.

51 «... he left Saxony with his uncle when in his late teens», TAYLOR, The Origin and Early Life (voir n. 2), p. 67.

52 Voir ci-dessus note 11.

53 Jean DE GHELLINCK, *Iuventus, gravitas, senectus*, dans: *Studia mediaevalia in honorem R. J. Martin* O.P., Bruges 1948, p. 38-59.

54 Voir ci-dessus note 10.



tervalle ne fut pas bien large entre son entrée à Saint-Victor et le début de sa carrière de maître et d'écrivain, en somme qu'il est arrivé déjà formé, ainsi que le déclare la *Chronique* de Robert de Torigny: »Sous le gouvernement de Gilduin, plusieurs clercs nobles, instruits dans les lettres profanes et sacrées, confluèrent vers ce lieu pour l'habiter, parmi lesquels Hugues ...<sup>55</sup>«.

Cette présomption est confirmée par l'histoire littéraire et l'observation des manuscrits. L'histoire littéraire d'abord: dans un *Essai* souvent cité, Damien Van den Eynde a proposé une datation de la quasi-totalité des écrits du Victorin. Parmi eux, une part importante – huit ouvrages et trois opuscules – doit selon lui être située avant 1125. On note en particulier trois œuvres de poids comme le commentaire sur la *Hiérarchie céleste*, le *Didascalicon* et les gloses sur le *Pentateuque*, les *Juges* et les *Rois*<sup>56</sup>. Étant donné l'épaisseur de ces ouvrages, leur diversité et leur maturité intellectuelle, il ne semble pas raisonnable d'en concentrer la composition sur cinq ans seulement. Il faut donc admettre qu'Hugues a commencé sa carrière littéraire entre 1115 et 1120 environ. Or le *Didascalicon* et les gloses bibliques, probablement aussi le commentaire sur la *Hiérarchie céleste*, sont des œuvres liées à un enseignement. Hugues a donc occupé la chaire de Guillaume de Champeaux peu de temps après le départ de celui-ci<sup>57</sup>.

L'étude de la tradition manuscrite d'Hugues de Saint-Victor ne va pas à l'encontre de cette proposition chronologique. On sait qu'Hugues de Saint-Victor avait coutume de remanier ses écrits, en sorte qu'on en garde souvent deux voire plusieurs recensions. Enquêtant sur la diffusion particulière du *De tribus diebus*, on s'est ainsi aperçu que les témoins de la première recension associaient mainte fois ce texte à des sentences de Guillaume de Champeaux ou de son école. Cette coexistence disparaît en revanche dans les témoins de la seconde recension<sup>58</sup>. Il semble donc qu'au début de sa carrière de maître, Hugues de Saint-Victor ait été considéré par ceux qui copiaient ses écrits comme le successeur même de Guillaume de Champeaux. Cette observation n'invite donc pas à creuser l'intervalle entre le départ de Guillaume de Champeaux pour son siège épiscopal de Châlons-sur-Marne et l'accession d'Hugues de Saint-Victor à la chaire de l'abbaye. Il a dû y enseigner dès 1115 ou peu après.

Un dernier argument confirme que les chanoines parisiens ont accueilli en lui une recrue déjà toute formée. C'est que l'arrivée d'Hugues correspond nettement à un tournant dans l'histoire de l'enseignement dispensé à Saint-Victor. On se souvient que l'abbaye avait été fondée par Guillaume de Champeaux, jusqu'alors maître et écolâtre à l'école cathédrale, suivi dans sa retraite par plusieurs de ses étudiants parisiens, dont le futur abbé Gilduin: ces premiers membres de la communauté originelle avaient donc une culture et une pratique de la théologie homogènes. Or à partir d'Hugues, l'abbaye de Saint-Victor acquiert, avec Richard, André, Godefroid, Gauthier et Thomas Gallus notamment, une physionomie intellectuelle qui diffère sensiblement de l'école de Guillaume de Champeaux et se distingue même sur plusieurs points de la formation ordinaire reçue en France du nord<sup>59</sup>.

55 Voir n. 45.

56 Selon VAN DEN EYNDE, *Essai* (voir n. 16), c'est le cas des *Annotationes in Pentateuchum*, des *Annotationes in Indices*, des *Annotationes in Reges*, du *Didascalicon*, de la *Practica geometriae*, de la *Grammatica*, de l'*Epitome Dindimi*, du *De institutione nouitiorum*, du *Super Ierarchiam*, du *De meditatione* et de quelques écrits mineurs, soit une forte proportion.

57 Tout en exprimant nos réserves sur certaines datations de Van den Eynde, nous-même avons proposé de remonter avant les années 1120–1121 la date du *De tribus diebus*, voire du *Didascalicon*, par une comparaison du premier avec la *Theologia »Summi boni«* de Pierre Abélard. Voir notre *Livre de la nature* (voir n. 4), p. 131–154, 335–336 et 343.

58 POIREL, *Livre de la nature*, p. 111–114.

59 Patrice SICARD et moi préparons un volume sur l'École de Saint-Victor et son identité plurielle mais réelle, à paraître sous le titre »Figures victorines: Richard, Achard et Thomas« dans la collection du Cerf »Initiations au Moyen Âge«.

Certes, de la Galice à la Scandinavie et de l'Écosse à l'Italie, un même programme intellectuel unit les différents pays de la chrétienté occidentale. Ainsi la formation victorine fait-elle une large place aux textes fondateurs inévitables pour un théologien du XII<sup>e</sup> s.: classiques, Bible, liturgie et Pères. Toutefois, quelques inflexions ou déplacements d'accents, dans les sources et les méthodes, ne sont sûrement dénués de signification. D'abord on note chez Hugues la place non négligeable faite aux écrivains du haut Moyen Âge tels Isidore et Bède, et surtout aux auteurs carolingiens, notamment en matière d'exégèse: Alcuin, Raban Maur, Angélome de Luxeuil, Hincmar de Reims, Jean Scot, Florus de Lyon, Paschase Radbert, Ratramne de Corbie, Heiric d'Auxerre<sup>60</sup>.

Cette trace plus appuyée de la Renaissance carolingienne se marque non seulement dans les sources d'Hugues, mais aussi dans l'orientation de sa culture. Consigné dans le *Didascalicon* et mis en œuvre dans ses autres écrits, le programme hugonien des études se distingue en effet de celui des écoles du nord de la France par une ouverture plus généraliste. Tandis que les écoles voisines, Laon, Chartres, Paris, Poitiers, tendent davantage à se concentrer sur les arts du langage et sur une théologie fortement marquée par le *trivium*, le Victorin fait une place non négligeable au *quadrivium* – il a composé une *Practica geometriae* – à la physique, aux arts mécaniques, à l'histoire et à la géographie. Au fond, sa *ratio studiorum* accomplit, systématise et réactualise le programme éducatif de la Renaissance carolingienne, lui-même inspiré du *De doctrina christiana* d'Augustin: faire place à toutes les disciplines héritées de l'Antiquité profane, puis les articuler entre elles et les ordonner à l'élucidation des textes sacrés. Par cette attitude à la fois plus traditionnaliste et plus humaniste, en un mot moins spécialisée, la formation hugonienne se démarque sensiblement de celle de ses contemporains parisiens, y compris le fondateur de l'abbaye de Saint-Victor, Guillaume de Champeaux, davantage tournés vers la logique.

Au fond, Guillaume est à bien des égards plus proche au plan intellectuel de son rival Pierre Abélard, que d'Hugues, pourtant son successeur dans la chaire de Saint-Victor. Guillaume et Pierre ont lu les *Glosulae in Priscianum*; Hugues non<sup>61</sup>. Là où Guillaume et Pierre fondent ensemble la théologie sur l'usage du *trivium*, utile pour désamorcer les désaccords apparents entre *auctoritates*, Hugues et l'école de Saint-Victor à sa suite refusent de réduire la tâche du théologien à un travail presque technique d'explication de texte et de solution des difficultés. Le commentaire des Livres saints est un art total, où l'analyse des mots occupe une place indiscutable, mais limitée, d'autant que le Victorin, en bon lecteur du Pseudo-Denys, connaît les déficiences du langage humain pour signifier adéquatement le mystère du Dieu transcendant. D'où une certaine réserve hugonienne, non pas sur la dialectique elle-même, mais sur l'espèce de prestige disproportionné dont selon lui elle jouit auprès des étudiants parisiens: la dialectique n'est pas une machine à fabriquer de la certitude là où il ne saurait y en avoir; elle est plutôt un instrument servant à détecter les failles du langage.

60 Sur les sources d'Hugues de Saint-Victor, voir Heinrich WEISWEILER, *Die Arbeitsmethode Hugos von St. Viktor: Ein Beitrag zum Entstehen seines Hauptwerkes De Sacramentis*, dans: *Scholastik* 30–34 (1949), p. 58–87, 232–267; Ludwig OTT, *Hugo von St. Viktor und die Kirchenväter*, dans: *Divus Thomas* 27 (1949), p. 180–200, 233–332; POIREL, *Hugues de Saint-Victor* (voir n. 19), p. 32–36.

61 Voir Constant MEWS, *Logica in the Service of Philosophy: William of Champeaux and his Influence on the Study of Language and Theology in the Twelfth Century*, à paraître dans: Rainer BERNDT (dir.), *Studien zur Abtei Sankt Viktor zu Paris und zu den Viktorinern*, Berlin 2004 (*Corpus victorinum. Instrumenta*, 1). En ce moment même, Irène Rosier dirige un projet de recherche du CNRS consacré à ce texte influent.

### III. Athènes, l'Empire et Paris

On vient de parler du Pseudo-Denys. À ce propos, je voudrais approfondir et vous soumettre une seconde hypothèse: c'est que l'intérêt d'Hugues de Saint-Victor pour le corpus aréopagitique pourrait bien être lié à ses origines germaniques. Cette proposition se fonde sur deux séries d'observations complémentaires. En premier lieu, sur l'examen de la tradition manuscrite des versions latines de Jean Scot, car avant le XII<sup>e</sup> s., la presque totalité des témoins se trouve en terre d'Empire; ensuite, sur l'étude des œuvres du Victorin.

On sait en effet qu'Hugues de Saint-Victor a commenté la *Hiérarchie céleste*, à une date qui fait l'objet de nombreuses discussions. On a d'abord adopté le *terminus a quo* de 1137 sur la foi d'une dédicace au roi Louis VII, absente en réalité des manuscrits<sup>62</sup>; puis Damien Van den Eynde a placé l'*Expositio* au début de la carrière hugonienne, en s'appuyant sur des indices littéraires d'une extrême faiblesse<sup>63</sup>; enfin, Roger Baron l'a située à la fin de cette carrière, sans convaincre grand monde<sup>64</sup>.

Le travail préparatoire à l'édition critique invite à donner à la fois tort et raison à tout le monde: la composition de ce commentaire, le plus volumineux ouvrage que le Victorin ait jamais composé à l'exception du *De sacramentis*, s'est sûrement étalée sur une longue période. Quelques manuscrits du XII<sup>e</sup> s., connus par ailleurs pour transmettre un état ancien des textes hugoniens, livrent un texte incomplet, qui s'interrompt pour les uns au début du chapitre V, ailleurs au milieu du chapitre VII<sup>65</sup>. En outre, Hugues lui-même annonce au beau milieu de l'*Expositio* qu'il se remet au travail après une longue interruption: *Otia longa novum exordium poscunt*<sup>66</sup>. La rédaction semble donc avoir connu au moins deux pauses. C'est sans doute pourquoi l'*Expositio* présente des lieux parallèles avec des œuvres datées tantôt du début de la carrière hugonienne, comme le *De tribus diebus*, tantôt de ses dernières années, comme le *De sacramentis*<sup>67</sup>. D'autre part, les particularités de sa tradition manuscrite montrent assez clairement qu'elle n'a pas dû être diffusée du vivant de l'auteur, mais seulement à partir de l'édition de ses *opera omnia*, réalisée après sa mort à l'initiative de l'abbé Gilduin<sup>68</sup>. Si l'on ajoute que le commentaire offre en son état final un nombre significatif de petites négligences, on tiendra pour probable que le Victorin l'a achevé peu de temps avant sa maladie et sa mort<sup>69</sup>.

Toutefois, la question essentielle n'est pas tant de savoir quand Hugues a écrit son *Expositio*, mais quand il a rencontré la doctrine dionysienne. En effet, les difficultés diverses qu'offre le corpus aréopagitique sont telles – écart linguistique et doctrinal, hermétisme délibéré de la langue originale, exigence presque insoutenable d'une pensée que fascine la

62 *Commentariorum in Hierarchiam coelestem S. Dionysii Areopagitae secundum interpretationem Joannis Scoti ad Ludovicum regem Francorum, filium Ludovici Grossi, qui aedem D. Victoris Parisiensis aedificandum curavit, libri X*, éd. MIGNE PL 175, col. 923A–924A, d'après l'édition victorine de 1648; cf. David LUSCOMBE, *The Commentary of Hugh of Saint-Victor on the Celestial Hierarchy*, dans: Tzotcho BOIADJIEV et al. (dir.), *Kolloquium in Sofia vom 8. bis 11. April 1999*, Turnhout 2000 (Société Internationale pour l'Étude de la Philosophie Médiévale. Rencontres de Philosophie Médiévale, 9), p. 159–175.

63 VAN DEN EYNDE, *Essai* (voir n. 16), p. 58–65.

64 Roger BARON, *L'œuvre de Hugues de Saint-Victor du point de vue chronologique*, dans: *Études sur Hugues de Saint-Victor*, Paris 1963, p. 69–89, en particulier p. 78–80.

65 POIREL, *Livre de la nature* ..., p. 109–111.

66 *Super Ierarchiam*, éd. MIGNE PL 175, col. 1045A.

67 VAN DEN EYNDE, *Essai* (voir n. 16), p. 58–61 (parallèles avec *De sacramentis*), 64–65 (parallèles avec *De tribus diebus*).

68 POIREL, *Livre de la nature* (voir n. 4), p. 27–87.

69 Ces observations sur le texte de l'*Expositio* et sa transmission manuscrite seront présentées dans l'introduction à l'édition critique que nous préparons.

transcendance divine – qu'une longue familiarité semble nécessaire à tout lecteur latin du XII<sup>e</sup> s., si doué soit-il, avant qu'il puisse en proposer un commentaire acceptable. Or, dans une étude majeure sur Hugues exégète du Pseudo-Denys, René Roques loue à la fois »l'objectivité«, »la pénétration« et »la fidélité« du Victorin, tout en constatant »la note personnelle« et l'autonomie intellectuelle avec lesquelles il précise, prolonge ou équilibre la pensée qu'il expose<sup>70</sup>. Cette maturité du commentateur ne s'explique que si, bien avant de commenter la *Hiérarchie céleste*, Hugues en a déjà assimilé les thèmes essentiels.

Étant donné l'originalité et j'allais dire la violence de la doctrine dionysienne, si différente par son apophatisme extrême de l'augustinisme traditionnel en Occident, on s'attend à ce que sa découverte ait été pour Hugues un séisme intellectuel, et que d'une façon ou une autre cette rencontre se soit trahie dans son œuvre par un avant et un après clairement décelables. Or il n'en est rien: nulle part on ne perçoit les signes d'une fracture, d'un ébranlement, d'une inflexion. Ni le vocabulaire, ni les thèmes, ni les grandes orientations théologiques du Victorin ne semblent affectés à quelque moment que ce soit par la soudaine montée d'une sève aréopagitique<sup>71</sup>. En revanche, d'un bout à l'autre de la carrière du Victorin, sa doctrine ne cesse de présenter des affinités aussi nombreuses que discrètes avec celle du corpus dionysien; parmi elles, retenons surtout: l'opposition omniprésente chez Hugues entre les réalités visibles et invisibles; sa conception du *simulacrum* et du *sacramentum*, qui intègre plusieurs traits des concepts dionysiens de »symbole« et de »théophanie«; les images du feu et de la lumière pour signifier l'unité transcendante et la multiformité de l'action divine; une large prégnance de la théologie symbolique, qui culmine dans les traités sur l'arche de Noé; la supériorité des images dissemblables sur les images semblables pour signifier Dieu, etc.

Il y a donc entre les deux pensées un incontestable air de famille. Néanmoins, aucune de ces affinités ne se présente avec les marques d'un emprunt explicite ou littéral, en sorte que si elles n'étaient aussi nombreuses et cohérentes, on pourrait se demander à propos de chacune si elle est le fruit d'une simple coïncidence ou d'un lent travail d'assimilation. En dehors d'un passage sur l'Eucharistie, le *De sacramentis*, sûrement postérieur au commentaire sur la *Hiérarchie céleste*, est vierge de tout parallèle littéral significatif avec ce dernier, même dans sa partie consacrée aux anges (*De sacr. I/V*)<sup>72</sup>.

À notre sens, la seule explication possible de cette attitude constante de libre assimilation est que le Victorin a connu la doctrine dionysienne assez tôt pour pouvoir la repenser à sa façon, la reformuler de façon plus accessible et la fondre harmonieusement dans un augustinisme plus traditionnel. Si notre hypothèse est juste, il faut donc admettre que le Victorin a connu le corpus aréopagitique avant ses premiers écrits théologiques, c'est-à-dire très probablement avant son arrivée à Saint-Victor, puisque d'une part l'intervalle semble des plus minces entre cette arrivée et son accession à la chaire de Guillaume de Champeaux et que, par ailleurs, le commentaire semble avoir été rédigé tout au long de la carrière hugonienne. En d'autres termes, c'est en Allemagne qu'Hugues de Saint-Victor a dû rencontrer le Pseudo-Denys, ce qui, après tout, était de toutes façons assez vraisemblable puisque les manuscrits

70 René ROQUES, *Connaissance de Dieu et théologie symbolique d'après l'In Hierarchiam coelestem sancti Dionysii* de Hugues de Saint-Victor, dans: ID., *Structures théologiques. De la gnose à Richard de Saint-Victor* Paris 1962 (Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Sciences religieuses, 72), p. 294–364.

71 Dominique POIREL, *Le »chant dionysien«, du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle*, dans: Monique GOULLET, Michel PARISSÉ (dir.), *Les historiens et le latin médiéval. Colloque tenu à la Sorbonne-Paris I, les 9–11 septembre 1999*, Paris 2001, p. 151–176.

72 *De sacramentis*, II/VIII, 6–8, éd. MIGNE PL 176, col. 465C–468A est manifestement repris de *Super Ierarchiam*, II (1), 951B–953D; cf. Erich KLEINEIDAM, *Literaturgeschichtliche Bemerkungen zur Eucharistielehre Hugos von St. Viktor*, dans: *Scholastik* 20–24 (1949), p. 564–566; VAN DEN EYNDE, *Essai* (voir n. 16), p. 69–70 recense aussi d'autres parallèles, moins littéraux.

dionysiens datables avant le XII<sup>e</sup> s. sont en grande partie originaires du monde germanique et que c'est aussi en Empire qu'on trouve ses principaux lecteurs au XI<sup>e</sup> s. comme Otloh de Saint-Emmeran et Gérard de Csanád<sup>73</sup>.

Non pas que la Francie occidentale se détourne du Pseudo-Denys, au contraire, mais on constate entre le royaume et l'Empire une sorte de partage à l'amiable: sans remettre en cause l'identité des deux personnages, la France s'intéresse davantage au saint, et le monde germanique au théologien. Pour des raisons assez compréhensibles, les auteurs français honorent le fondateur de l'Église de Paris et le protecteur de la monarchie capétienne. Le fait qu'il ait en outre composé des textes incompréhensibles ajoute certes à son prestige, mais ne suscite guère de curiosité. Tandis que les écrits de l'Érigène connaissent au début du XII<sup>e</sup> s. un regain d'intérêt, le corpus aréopagitique ne compte à l'Ouest qu'un tout petit nombre de lecteurs avant la mort d'Hugues de Saint-Victor. Un miracle de la *Vie de saint Maïeul* est à cet égard éloquent: saint Maïeul s'était endormi dans la bibliothèque de Saint-Denis en essayant de lire ... la *Hiérarchie céleste*. Cela a entraîné un début d'incendie, à cause de la chandelle dont Maïeul s'éclairait, mais par miracle le livre n'a pas brûlé<sup>74</sup>.

En sens inverse, l'Empire, à cause sans doute d'une plus grande proximité avec le monde grec et d'une certaine émulation avec l'autre empire, l'empire byzantin, semble avoir davantage lu le corpus aréopagitique. C'est donc vraisemblablement en terre d'Empire, soit en Saxe où il a reçu sa formation intellectuelle, soit dans les écoles de Rhénanie ou des Pays-Bas qu'il a dû fréquenter au cours de son voyage, qu'Hugues de Saint-Victor est entré en contact avec la pensée dionysienne et qu'il l'a peu à peu apprivoisée. Il conviendrait donc de relire l'ensemble de son œuvre pour étudier dans quelle mesure certains des aspects les plus originaux de sa doctrine, comme ses théories sur l'exégèse, sa théologie symbolique et sa théologie sacramentaire, résultent d'un patient effort pour digérer la pensée du Pseudo-Denys et la retraduire dans des catégories plus traditionnelles dans le monde latin.

Si nos analyses sont justes, la découverte, la fréquentation et l'assimilation du corpus aréopagitique sont l'une des dettes principales du Victorin envers sa patrie saxonne ou du moins envers l'Empire. À la réflexion, c'est là une dette immense, car notre chanoine régulier semble bien être le principal artisan du renouveau de la pensée dionysienne au XII<sup>e</sup> s., renouveau dont les conséquences sont incalculables sur l'histoire de la pensée occidentale, de l'école de Saint-Victor à Nicolas de Cues en passant par Thomas d'Aquin, l'école franciscaine, la mystique rhénane, Jean Gerson et la spiritualité cartusienne<sup>75</sup>. C'est donc le mérite d'Hugues de Saint-Victor d'avoir ranimé en France les études aréopagitiques, qui s'étaient, comme Maïeul à Saint-Denis, assoupies. En ce sens, son voyage de la Saxe vers la France, dans les années 1110, est à la fois la cause et le symbole d'un transfert à Paris des études dionysiennes: il eut pour effet d'y réunir les deux faces du même personnage en partie légendaire, d'un côté le martyr et l'évangéliste des *Parisii*, de l'autre le fascinant théologien de la transcendance divine et des hiérarchies angéliques.

73 Endre VON IVÁNKA, *Das Corpus Areopagiticum* bei Gerhard von Csanád († 1046), dans: *Traditio* 15 (1959), p. 205–222. Sur le rôle d'Otloh de Saint-Emmeran dans la transmission du corpus aréopagitique, voir notamment Ludwig TRAUBE, *MGH, Poetae*, t. 3, Berlin 1886–1896, p. 554–556 et Hyacinthe-François DONDAINE, *Le corpus dionysien de l'université de Paris au XIII<sup>e</sup> siècle*, Rome 1953.

74 Odilon de Cluny, *De uita beati Maioli abbatis*, éd. MIGNE PL 142, col. 955B–956A; voir Édouard JEANNEAU, *Denys l'Aréopagite promoteur du néoplatonisme*, dans: Linos G. BENAKIS (dir.), *Néoplatonisme et philosophie médiévale. Actes du Colloque international de Corfou 6–8 octobre 1995* organisé par la Société Internationale pour l'Étude de la Philosophie Médiévale, Turnhout 1995, p. 15.

75 Cf. BOIADJIEV et al. (dir.), *Kolloquium in Sofia* (voir n. 62). Sur la tradition dionysienne au XII<sup>e</sup> s., voir notre article: *L'ange gothique*, dans: Agnès BOS, Xavier DECTOT (dir.), *L'architecture gothique au service de la liturgie. Actes du Colloque organisé à la Fondation Singer-Polignac (Paris) le jeudi 24 octobre 2003*, Turnhout 2002 (*Rencontres médiévales européennes*, 3), p. 115–142.